Ami du Clergé du 28 mars-4 avril 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — VIII. La vertu de religion, 193.
Cinq minutes d'Evangile. — XXII. *2e Dim. après Pâques :* Jesus notre guide et notre défenseur, 195.
Les Litanies de S Joseph. — VI. *Nourricier du Fils de Dieu :* Les soins de S. Joseph et nos devoirs envers Jesus, 195. — VII *Zélé défenseur de Jésus :* Le rôle de S. Joseph et le nôtre dans la défense de Jésus, 199
A des Tertiaires franciscains. — XIII. La perfection séraphique, 202.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc — XV. La lettre aux Anglais, 205. — XVI. Blois, 207.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

VIII

LA VERTU DE RELIGION

Mes frères,

Nous adorons Dieu intérieurement par la pratique des trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité. Mais ce culte intérieur ne suffit pas : d'autres actes s'imposent à nous. De plus, notre corps, aussi bien que notre âme, est l'œuvre de Dieu. Tandis que notre âme adore Dieu intérieurement, notre corps doit le faire à sa manière extérieurement, en traduisant par ses gestes et toute son attitude les sentiments et les actes de l'âme. C'est, du reste, un besoin de notre nature : nous sommes ainsi faits, l'union qui existe entre notre âme et notre corps est si étroite que nous exprimons instinctivement par des paroles et des gestes tout ce que nous ressentons vivement. Nous ne pouvons donc pas être véritablement religieux sans le faire paraître par des pratiques extérieures. Ce culte intérieur et extérieur, voilà ce qui constitue l'objet de la *vertu de religion*.

I

Cette vertu, nous devons la pratiquer tout d'abord d'une manière privée en rendant à Dieu un *culte individuel* et *familial*.

C'est un devoir pour nous de prier chaque matin et chaque soir. Chaque matin, d'abord, pour remercier Dieu de la nouvelle journée qu'il veut bien nous accorder. Il en est tant qui n'ont pas le bonheur de la commencer, qui se sont endormis la veille au soir pour ne plus se réveiller ! « Quelle ingratitude, dit S. Jean Chrysostome, d'ouvrir les yeux à la lumière du soleil sans un regard d'amour vers Dieu, qui par cet astre éclaire l'univers, » vers Dieu, « en qui, ajoute S. Paul, nous avons la vie, le mouvement et l'être ! »

Demandons donc à Dieu, dès notre réveil, dès notre lever, de bénir la journée que nous commençons ; promettons-lui de l'employer à le bien servir, consacrons-lui par avance toutes les pensées, paroles, actions et peines dont elle sera remplie, afin qu'il n'y en ait aucune qui ne soit pour sa plus grande gloire et pour notre salut.

Prions-le également le soir avant d'aller prendre notre repos. N'est-il pas juste de le remercier des grâces qu'il nous a accordées pendant la journée qui s'achève ? N'est-il pas prudent de lui demander pardon des fautes qui ont pu échapper à notre faiblesse ? Si nous venions à mourir pendant la nuit, combien nous nous applaudirions d'avoir fait un bon acte de contrition avant de nous endormir, et combien nous serions plus rassurés en nous réveillant devant le tribunal de Dieu !

Ces prières du matin et du soir, faisons-les à genoux près de notre lit, ne dirions-nous dans cette attitude, lorsque nous ne pouvons faire davantage, que le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie,* ainsi que la T. S. Vierge le demandait comme un minimum aux enfants de la Salette. Donnez, pères et mères, ce bon exemple à vos enfants, exigez que les plus âgés d'entre eux le donnent sans respect humain à leurs frères et sœurs plus jeunes. Faites mieux : dites ces prières en famille, tout au moins le soir pendant l'hiver. En cette saison, les soirées sont longues ; le travail terminé, toute la famille, parents et enfants, maîtres et serviteurs, est réunie autour du foyer. Alors, avant de vous séparer pour aller prendre votre repos, mettez-vous tous à genoux devant le crucifix qui doit occuper chez vous la place d'honneur et récitez tous la prière du soir en commun. Oh ! comme tous, enfants et serviteurs, s'attacheraient davantage à votre foyer, parents chrétiens, si vous saviez en faire ainsi un sanctuaire ! Comme vos enfants vous aimeraient et vous vénéreraient davantage, comme vos serviteurs vous respecteraient et vous obéiraient mieux, comme tous conserveraient de vous quand vous ne serez plus, un souvenir ému et édifiant ! Faites qu'il en soit ainsi.

Soyez fidèles également aux pratiques pieuses en honneur jadis dans toutes les familles chrétiennes. Récitez et faites réciter à vos enfants le *Benedicite* au commencement de chaque repas et les *grâces* à la fin. Saluez respectueusement les croix, les lieux saints et tous les emblèmes religieux devant lesquels vous passez. Montrez-vous pleins de déférence pour les ministres de Dieu et toutes les personnes qui lui sont consacrées. De la sorte, vous pratiquerez d'une manière satisfaisante, dans votre vie privée et à votre foyer, la vertu de religion.

II

Nous ne sommes pas des individus isolés, mais nous faisons partie d'une société religieuse, l'Eglise catholique. Or comme *membres de cette société religieuse,* nous devons prendre part au *culte public* et liturgique que cette société rend à Dieu. Ce culte public consiste, comme vous le savez, dans le saint sacrifice de la messe qui est offert chaque matin et surtout chaque dimanche ; il consiste dans l'office divin : telles les Matines et les Laudes qui sont chantées aux funérailles et à certaines fêtes solennelles, telles surtout les Vêpres du dimanche et les

Complies auxquelles étaient si heureux d'assister vos pères qui en chantaient de tout cœur les psaumes et les belles hymnes ; ce culte public consiste dans les offices si impressionnants de la Semaine Sainte, dans les processions de la Fête-Dieu, des Rogations, de la Chandeleur, des Rameaux et autres fêtes de l'année. Autant que nous le pourrons, soyons exacts à tous ces beaux offices liturgiques. Sans doute, nous ne sommes pas obligés d'assister à tous sous peine de faute grave, mais le faire est le plus sûr moyen d'honorer Dieu et d'édifier notre prochain.

Le saint roi David déclare que sept fois le jour il rendait ses hommages à Dieu d'une manière privée : « *Septies in die laudem dixi tibi* » (Ps. CXVIII, 164), mais il ne se contente pas d'adorer Dieu dans le secret de son palais, il se rend dans la maison transformée en Temple où est conservée l'Arche Sainte et y bénit publiquement le saint nom de Dieu : « *Adorabo ad templum sanctum tuum et confitebor nomini tuo* » (Ps. CXXXVII, 2). Il invite ses sujets à s'y rendre avec lui pour y chanter les louanges du Très-Haut : « *Magnificate Dominum mecum* » (Ps. XXXIII, 4). C'est qu'en effet Dieu lui-même a prescrit ce culte public. C'est lui qui a voulu que la tribu de Lévi lui fût consacrée. Par la bouche de Moïse il en a tracé les règles jusque dans les moindres détails. Il comble de ses plus abondantes bénédictions son peuple tant qu'il y reste fidèle, mais si ce dernier en vient à oublier le chemin de sa Maison sainte, à ne plus célébrer ses solennités, à déserter ses cérémonies, il l'abandonne et le punit.

Aimons donc à fréquenter l'église, assistons exactement chaque dimanche à la sainte messe et aux autres offices, faisons-le même en semaine si nous le pouvons. Gênons-nous pour assister aux différentes cérémonies liturgiques auxquelles l'Eglise nous convie au cours de l'année. Nous savons que la prière faite en famille ou ailleurs en commun est déjà très agréable à Dieu, puisque Notre-Seigneur a promis d'être là où deux ou trois seront réunis en son nom. Mais combien doit l'être davantage la prière publique et combien plus sûrement Notre-Seigneur doit se trouver au milieu de l'assemblée sainte des fidèles réunis à l'église pour lui rendre, par la célébration des saints offices, un culte public et solennel ! Aucune prière ne vous obtiendra de Dieu des grâces plus abondantes puisque, par la prière publique, ce n'est pas seulement vous qui priez, mais ce sont tous vos frères avec vous, que dis-je ? c'est Jésus-Christ lui-même, en la personne de ses ministres, qui présente à Dieu vos prières et les appuie de son crédit tout-puissant.

III

Nous ne faisons pas seulement partie d'une société religieuse, nous faisons également partie d'une *société civile* ou Etat qui, comme la société religieuse et comme chacun de nous du reste, est l'œuvre de Dieu. Cette société civile, en tant que personne morale, a les mêmes devoirs envers Dieu que les individus. « Les hommes unis par les liens d'une société commune, écrivait Léon XIII dans une encyclique sur la constitution chrétienne des Etats, ne dépendent pas moins de Dieu que pris isolément. Autant du moins que l'individu, la société doit rendre grâces à Dieu dont elle tient l'existence, la conservation et la multitude innombrable de ses biens. »

Tout comme les individus, la société civile doit donc *officiellement* adorer Dieu, le remercier, lui demander pardon et implorer ses grâces. Tout comme eux, elle a en effet besoin du secours de Dieu pour atteindre sa fin, elle doit le remercier de ce secours lorsqu'elle l'a obtenu ; tout comme eux elle offense Dieu, provoque sa colère, et il lui faut l'apaiser si elle veut éviter le châtiment ; tout comme eux enfin, elle doit rendre à Dieu les hommages qui lui sont dus comme au Créateur et au Souverain Seigneur de toutes choses.

C'est ce que font tous les gouvernements chrétiens et toutes les nations où la religion occupe la place qui lui est due. C'est ce qui avait lieu chez nous jadis, quand, aux jours de fêtes nationales, tous les grands corps de l'Etat, toutes les autorités, tous les fonctionnaires assistaient officiellement aux cérémonies religieuses où les premières places leur étaient réservées. C'est ce que faisaient nos alliés pendant la Grande Guerre, quand le Roi d'Angleterre ou le Président de la grande République des Etats-Unis prescrivaient à leurs peuples des journées de prière et de pénitence. C'est ce que faisaient nos Chefs d'Etat d'autrefois quand, après avoir remporté une victoire, ils ordonnaient d'en rendre grâces à Dieu dans toutes les églises de France par le chant d'un *Te Deum*. C'est ce que faisait, à ses débuts, notre troisième République elle-même, quand le ministre des Cultes, écrivant à tous les évêques de France à l'occasion de la rentrée des Chambres, leur demandait des prières publiques pour appeler les bénédictions de Dieu sur les travaux de nos législateurs.

Aujourd'hui, hélas ! le gouvernement qui préside aux destinées de notre pays ne reconnaît plus aucun culte, et, ce qui est pire, il n'en rend aucun à Dieu qu'il déclare ignorer. C'est l'apostasie officielle. Or, cette apostasie, nous ne devons pas la partager. Chaque fois que nos évêques nous invitent à prendre part, dans une cérémonie patriotique, à des prières publiques pour la France, répondons à leur appel. Dans la mesure où nous le pouvons, rendons à Dieu comme citoyens le culte social auquel il a droit et usons de toute notre influence pour que ce culte social redevienne officiel au plus tôt.

Les nations ont beau méconnaître Dieu, Dieu reste le Souverain Maître de leurs destinées ; elles ont beau crier comme les Juifs, pour secouer le joug cependant si bienfaisant de Jésus-Christ : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » Notre-Seigneur n'en reste pas moins celui à qui Dieu le Père a donné les nations en héritage et l'Eglise n'a fait que nous le rappeler en établissant la fête du Christ-Roi. Célébrons solennellement chaque année cette fête comme une affirmation du souverain domaine de Dieu sur les Etats et une réparation pour l'oubli et le mépris que lui témoignent les peuples modernes. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXII

2e DIMANCHE APRÈS PAQUES

Jésus notre guide et notre défenseur

Ego sum pastor bonus.
Je suis le bon pasteur.

Si nombreux sont les bienfaits de Jésus-Christ, si nombreux les ministères qu'il a remplis pour notre salut, que les écrivains sacrés en ont pris occasion de multiplier les noms qu'ils lui donnent. Tantôt ils l'appellent *Roi,* tantôt *Pontife, Médecin, Maître, Source de vie, Lumière du monde :* Roi, parce qu'il marche à notre tête dans les luttes contre le démon ; Pontife, parce qu'il a offert au Calvaire et qu'il offre encore tous les jours sur nos autels le sacrifice sublime ; Médecin, parce qu'il est venu guérir les plaies de l'âme par le remède des sacrements ; Maître, parce qu'il nous a transmis dans l'Evangile la science du salut ; Source de vie, parce que de la mort éternelle, à laquelle nous étions destinés, il nous a rappelés à la vie ; Lumière du monde, parce qu'il a dissipé les ténèbres où nous étions assis dans l'ombre de la mort.

Dans l'évangile de ce jour, Jésus est désigné par un nom nouveau. Voulant nous persuader de la sollicitude et de la bonté dont il est animé à notre égard, il s'est dépeint sous l'image du bon Pasteur.

Nous pouvons remarquer deux principaux offices d'un pasteur à l'égard de ses brebis. Tout d'abord *il les conduit* dans des pâturages fertiles où elles trouvent une nourriture saine et abondante. En second lieu, il *veille sur elles* et en écarte les animaux malfaisants qui cherchent à ravager le troupeau. En deux mots, il est leur *guide* et leur *défenseur*. Or, ces offices d'un bon pasteur Jésus les remplit à notre égard de la manière la plus parfaite.

I

Il est notre guide pour nous conduire à de salutaires pâturages. Il connaissait les deux grands besoins qui angoissent notre vie : le *besoin de vérité* et le *besoin de bonheur*.

Au besoin insatiable de notre intelligence il a jeté pour aliment sa divine doctrine. Par rapport à cet univers visible, nous connaissons son origine. En ce qui nous concerne nous-mêmes, nous avons la solution des plus grands problèmes qui intéressent l'humanité. Nous savons que Dieu nous a créés et dans quel état. Nous savons pourquoi l'homme est assujetti sur cette terre aux misères et aux infortunes. Nous connaissons enfin le sort qui nous attend après cette vie, sort heureux si nous observons les lois qui nous sont imposées, sort malheureux si nous délaissons Dieu pour suivre les mouvements de nos passions et les inspirations du monde.

Jésus n'a pas moins fait pour nous montrer la route qui conduit au bonheur. Pendant longtemps les hommes avaient demandé la félicité aux richesses, aux honneurs et aux plaisirs des sens ; mais la possession de ces biens n'avait pas pu les satisfaire, parce qu'ils n'atteignent que la partie la plus vile et la plus basse de nous-mêmes. Le bon Pasteur nous a montré la source de tout bonheur : « Si quelqu'un a soif, nous dit-il, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Et Notre-Seigneur ne s'en est pas tenu à cette aimable invitation, il a réalisé sa promesse de la manière la plus parfaite. Il s'est donné à ses brebis en nourriture et en aliment. Il leur a préparé des pâturages salutaires où elles trouvent, dans la réception de son corps, la vie sublime et le bonheur.

II

Mais si Jésus est ainsi le guide de nos âmes, il est aussi leur *défenseur,* jusqu'à la mort. Pour nous arracher à la dent du loup, c'est-à-dire du démon, il a lutté et combattu pendant 33 ans et a fini par donner sa propre vie. Je le vois sur le Calvaire verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les brebis que lui avait confiées son Père. Tous les hommes, fidèles, pécheurs, hérétiques, infidèles, ont part à ce divin sacrifice. Chacun de nous était présent à sa pensée, lorsqu'il se livrait à la justice divine ; et lorsque chaque jour il renouvelle ce sacrifice à l'autel, nous pouvons dire que c'est à chacun de nous qu'il applique les mérites de son précieux sang.

* *

Jésus est bon Pasteur, soyons pour lui des brebis fidèles. Ecoutons sa voix. Mais ce n'est là que le commencement : beaucoup l'ont écoutée pendant le dernier Carême, mais tous ne l'ont pas suivie. Suivons-la et attachons-nous *pratiquement* à la vérité, car toute connaissance qui ne tourne pas à l'amour de Dieu est stérile, comme est faux tout amour qui ne tourne pas à la pratique.

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

VI

Nourricier du Fils de Dieu, priez pour nous

LES SOINS DE S. JOSEPH ET NOS DEVOIRS ENVERS JÉSUS

Voilà un titre et un rôle, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils sont étonnants. Contentons-nous de constater, sur la foi de l'Evangile, et d'adorer : de constater et d'adorer ce miracle de l'infinie miséricorde de Dieu.

I. — *Comment S. Joseph a nourri Jésus*

I. LE RÔLE DE S. JOSEPH. — *A Bethléem,* le rôle de S. Joseph, « nourricier du Fils de Dieu », dut être suffisamment facilité par la charité des bergers et la munificence des Mages : pour subvenir aux nécessités les plus pressantes de la Mère et de l'Enfant, ceux-là donnèrent de leur pauvreté, ceux-ci de leur richesse. Tout se ramenait, pour le chef de famille, à recueillir ces présents, ou plutôt ces *offrandes,* à en prendre soin, et à élever vers le ciel son âme pleine de reconnaissance.

Mais ensuite, *sur la route d'exil !...* Les ressources n'étaient pas épuisées, bien sûr ; pourtant Joseph, à supposer qu'il y songeât, n'aurait pas eu le temps de s'approvisionner pour le voyage. Car, aussitôt reçu l'ordre de l'Ange : « Prends l'Enfant et sa Mère, et fuis en Egypte », il part..., il part tout de suite. La légende n'a rien à faire ici ; le saint Livre nous suffit ; or, il nous apprend que le Fils de Dieu s'est incarné, qu'il s'est fait, pour nous, semblable à nous en tout, hormis le péché, qu'il est devenu le dernier parmi nous, et le plus pauvre. Eh bien ! les petits pauvres, on les recueille, on les nourrit de charité ; quand on est pauvre soi-même, on partage avec eux son dernier morceau de pain ; et, quand on n'a plus rien, on mendie pour eux. N'est-ce pas ce que S. Joseph a fait tout le long du dur et interminable chemin qui, de Bethléem, mène à Matarieh [1] ? Que dis-je, mendier ? Ah ! dans le vaste désert, c'est plus terrible encore. Mendier ? mais où ? à quelle porte, dans cette plaine de sable, qui s'étend là, devant vous, à perte de vue ? Et alors, comme il est facile de comprendre les angoisses du « Nourricier ! » Quelques oasis — bien rares — où, parmi les acacias, l'on est heureux de prendre un peu de repos ; quelques sources, où il fait bon, tout de même, se désaltérer après le voyage dans ce désert qui n'en finit pas, par une chaleur brûlante, et c'est tout.

Telle fut, sans doute, pour Joseph, la plus terrible épreuve de ces premières années. *En Egypte,* et plus tard *à Nazareth,* s'il n'est pas plus riche, peut-être un peu moins, en tout cas, il lui sera possible de reconstituer son outillage, d'ouvrir boutique, de travailler tant qu'il pourra, du matin jusqu'au soir, et de gagner ainsi, pour Jésus, le pain de chaque jour, à la sueur de son front. Ainsi, grâce à lui, « l'Enfant croissait et se fortifiait » (Luc, II, 40).

Grâce à lui ! Quelle grandeur, quand on y songe, et que, en esprit, on compare celui qui est nourri avec celui qui nourrit !

Celui qui est nourri ? le Tout-Puissant, le Maître souverain, le Roi des rois, dont le royaume s'étend à toute la création, dont les sujets sont aussi nombreux, au total, que les habitants du ciel, de la terre, et de l'enfer ; le « Nourricier » universel, sans qui ni les hommes, ni les animaux, ni les plantes ne pourraient vivre : le Fils unique de Dieu.

Celui qui nourrit ? Un homme, un homme qui habite une ville méprisée, qu'on appelle avec dédain « le charpentier », et qu'on repousse parce qu'il est pauvre... Oui, mais il est grand, cet homme que le monde, qui n'y entend rien, estime petit, tout petit : c'est un géant, car il a reçu délégation du Père éternel pour nourrir son Fils éternel incarné dans le temps...

II. Grandeur de ce rôle. — Rôle grandiose, et combien important ! L'Incarnation du Verbe dépendit du *Fiat* de la Vierge ; ne peut-on pas dire que la vie du Verbe dépend des soins de Joseph ?

Le Père lui a confié son Fils : il attend de lui qu'il le fasse grandir, qu'il le fortifie, en vue de sa mission future. Dieu, sans doute, pourrait faire un miracle, multiplier les miracles : envoyer ses anges comme, quelque trente ans plus tard, au désert ; est-ce qu'il a besoin qu'on l'aide à alimenter l'oiseau du ciel ou à vêtir le lis des champs ?... Mais *nondum venit hora,* son heure n'est pas encore venue ; il n'a pas voulu faire de miracle pour abriter Jésus naissant ou pour le protéger de la fureur d'Hérode ; il n'en fera pas non plus pour le nourrir ou le couvrir : il compte sur Joseph. De Joseph, par conséquent, dépend, pour une bonne part, pour une part immense, le salut du monde. Cet humble ouvrier sur bois est chargé de faire vivre le Missionnaire qui convertira le monde, le Rédempteur qui sauvera le monde, la Victime qui, jusqu'à la fin des siècles et sur tous les autels de la terre, continuera son sacrifice pour la sanctification du monde, le Pain divin qui sera la nourriture du monde...

Alors, quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas, nous autres ? Nous disons « merci » à la Vierge-Mère qui, par son *Fiat,* nous a donné un Sauveur ; disons « merci » à S. Joseph qui, par ses soins, nous l'a gardé. Parce qu'il a été fidèle à son rôle de « nourricier du Fils de Dieu », parce qu'il s'est donné tout entier, parce qu'il a peiné, travaillé, sué, veillé pour faire grandir et fortifier le Verbe Incarné, aujourd'hui, chrétiens du XX[e] siècle, nous pouvons recueillir, dans l'Evangile, les enseignements divins de la Vérité éternelle ; chanter, le cœur plein de reconnaissance : « *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix » ; puiser, à pleines mains, dans le trésor infini que l'Hostie met, à chaque messe, à notre disposition ; enfin, pour croître nous-mêmes et nous fortifier, prendre notre place, tous les jours, au banquet sacré, où l'on se nourrit du Pain des anges.

II. — *Nos devoirs envers les membres souffrants du Christ*

Ne pouvons-nous pas tirer de notre dernière méditation quelques leçons pour nous-mêmes ? N'avons-nous pas, nous aussi, à remplir ce rôle magnifique de « nourriciers du Fils de Dieu » ?

Evidemment, en ce qui concerne le Christ, Enfant de la Vierge Marie, Verbe Incarné, vivant comme vivent les hommes, il n'y a plus rien à faire : Joseph s'en est chargé. Mais restent ceux que Jésus a daigné appeler d'autres lui-même, avec qui il s'est si intimement identifié qu'il a été jusqu'à dire : « Ce que vous leur ferez, c'est à moi que vous le ferez » : *les Pauvres.*

Voilà donc, pour nous, pour chacun de nous, plus ou moins, mais sûrement, un moyen d'imiter Joseph : *nourrir Jésus dans ses pauvres.*

I. Nécessité de l'aumône. — C'est *un devoir,* dont la sanction est la vie éternelle. Notre-Seigneur a pris soin de nous en avertir. Rappelons-nous la parabole du *Mauvais Riche,* traité dans l'autre vie comme il avait lui-même, dès celle-ci, traité le pauvre Lazare : tandis que, vêtu de pourpre et de fin lin, il faisait de splendides banquets, le mendiant,

[1] Où, d'après une opinion, la Sainte Famille fixa son séjour en Egypte ; à 10 kilomètres du Caire.

tout couvert d'ulcères, mourait de faim à sa porte, sans que personne songeât à lui faire seulement jeter les miettes qui tombaient de sa table. « Mais il arriva, dit Jésus, que le mendiant mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham ; le riche mourut à son tour, et il fut enseveli dans l'enfer » (Luc, XVI, 22). Combien de pages du saint Evangile ne pourrions-nous pas citer, et qui nous montreraient avec quelle persévérance Jésus plaidait la cause des indigents... « Faites l'aumône de votre superflu » (Luc, XI, 42). — « Employez les richesses d'iniquité à vous faire des amis qui, à l'heure où vous aurez disparu de ce monde, vous recevront dans les tabernacles éternels » (Luc, XVI, 9). Ce sera, au jugement, l'argument décisif : « Venez, les bénis de mon Père. J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli ; sans vêtement, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi. — Seigneur, lui répondront les justes, quand nous est-il arrivé de vous voir ayant faim et de vous avoir nourri ; ayant soif et de vous avoir désaltéré ; sans asile et de vous avoir recueilli ; sans vêtement et de vous avoir couvert ; malade ou en prison et de vous avoir visité ? » Et le Roi leur répondra : « En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait... Et à ceux-ci, à ceux-ci seulement, il donnera l'éternelle vie ; les autres s'en iront à l'éternel supplice » (Mt., XXV, 34-46). Si, bravant les murmures d'une foule ignorante, Jésus s'arrête dans la maison de Zachée le pécheur, n'est-ce pas un peu ou beaucoup parce qu'il sait que le chef des publicains, « fort riche », donnera aux pauvres la moitié de ses biens ? Si, la mort dans l'âme, il maudit Judas, n'est-ce pas parce que, l'avarice lui ayant rongé le cœur, le traître retient pour soi ce que le Sauveur destine aux pauvres ?

L'aumône n'est donc pas un acte facultatif de piété, mais un devoir, un devoir grave « qu'on ne méprise pas sans briser avec Dieu et sans se damner [1]. »

Ah ! saluons au passage, et avec respect, l'armée de la charité : ces hommes, ces femmes qui, s'étant donnés à Jésus, puisent dans son Cœur divin assez d'amour pour se dévouer aux autres et être, sous l'habit religieux ou sous l'habit du siècle, les « nourriciers » des membres souffrants du Christ ; ces héros, ces héroïnes qui renoncent aux joies les plus légitimes pour donner du pain aux enfants qui n'ont plus de parents ou aux vieillards qui n'ont plus d'enfants !

Mais, à côté de ceux-là dont la couronne sera belle dans le ciel, combien qui ne s'inquiètent pas de la charité, qui ne songent pas *au Fils de Dieu* sans pain pour apaiser sa faim, sans un verre d'eau pour étancher sa soif, sans vêtement pour se couvrir, sans toit pour s'abriter ! Mais qu'ils relisent donc l'Evangile, et qu'ils sachent que s'ils repoussent ou oublient le pauvre, c'est Jésus qu'ils oublient ou repoussent :

[1] R. P. JANVIER, *Retraite pascale*, 1915, première instruction.

Donnez pour être aimé du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez, afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés, vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au Ciel ! [1]

II. MESURE DE L'AUMÔNE. — L'étendue de ce devoir ? Vous êtes obligés de faire l'aumône *dans la mesure de votre superflu.* C'est Notre-Seigneur qui le dit : « Faites l'aumône de votre superflu. » Et S. Paul le redit : « Que votre abondance supplée à ce qui manque aux autres » (II Cor., VIII, 14). Le superflu, c'est-à-dire tout ce qui n'est point nécessaire au maintien honnête de votre état et de votre condition. Il vous est permis de sacrifier aux exigences de votre situation et de tenir votre rang, mais pas plus qu'il ne faut. Si vous dépassez les bornes, vous volez les pauvres et Dieu. Vous n'avez pas le droit de vivre dans la surabondance, tandis qu'il y en a tant et tant qui n'ont pas l'essentiel. Vous pouvez, comme Joseph, aller au delà de votre superflu et retrancher sur le nécessaire pour secourir l'indigent : il vous est interdit de rester en deçà et de vous accorder à vous-mêmes quoi que ce soit sur la part du pauvre.

Croyez-vous que vous êtes en règle avec la divine loi d'amour, vous qui habitez des palais au luxe outrageant, pendant que, à côté de vous, une foule de malheureux manquent d'abri ; vous qui aimez à faire ripaille, pendant qu'ils sont affamés ; vous qui n'avez jamais fini de parer votre corps, pendant qu'ils n'ont rien à se mettre sur le dos ; vous qui ne songez qu'à amasser toujours, pendant qu'ils n'ont même pas de quoi acheter un morceau de pain ?

Ah ! qu'elle serait considérable, la part du pauvre, si tous ceux qui le peuvent voulaient se surveiller et ne s'accorder que le nécessaire ou le convenable ! Le reste, le superflu — des millions et des millions — le pauvre en profiterait. J'emprunterai volontiers le langage d'un orateur contemporain, qui s'indignait : « J'appelle superflu ce que l'on accorde chaque jour à la débauche et aux plaisirs honteux. J'appelle superflu ce que des femmes consacrent à des toilettes d'une élégance excessive, quand elle n'est pas scandaleuse. J'appelle superflu ce que l'on emploie à l'entretien d'une table dont l'opulence est un outrage à la pénitence chrétienne. J'appelle superflu ces dépenses nécessitées par des voyages sans profit, sinon sans péril. J'appelle superflu les sommes dont on se sert pour acheter ces bijoux, ces objets antiques qui ne sont d'aucune utilité. J'appelle superflu cet argent risqué et perdu dans un jeu condamné, avec la même énergie, par la sagesse et par la religion [2]. »

Donnez, riches, l'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous [3].

[1] Victor HUGO, *Les Feuilles d'automne*, 32.
[2] R. P. JANVIER, *loc. cit.*
[3] Victor HUGO, *loc. cit.*

III. Qualités de l'aumône. — Répétons-le : si nous devons venir en aide aux déshérités, c'est pour l'amour de Dieu, c'est parce que nous voyons en eux Notre-Seigneur Jésus-Christ. La véritable aumône doit donc être faite avec *promptitude*, avec *bonté*, avec *désintéressement*.

C'est tout de suite, *aussitôt qu'on le peut*, qu'il faut prélever la part du pauvre. Ils font une bonne action, sans doute, ceux qui, par testament, lèguent leurs biens aux œuvres de charité ; mais font-ils l'aumône ?... Est-ce qu'il peut attendre que soient morts ceux qui pourraient le secourir, l'indigent qui meurt de faim, qui n'a pas de vêtement, qui couche à la belle étoile, qui se demande comment demain, ce soir, il nourrira ses enfants, qui agonise faute de soins ?... « Est-ce bien, s'écrie Bourdaloue, témoigner à Dieu votre amour, que de lui faire part de vos biens quand vous n'êtes plus en état de les posséder, quand la mort vous les arrache par la violence, quand ils ne sont plus proprement à vous ? On dit : Cet homme a beaucoup donné en mourant ; et moi je dis : Il n'a rien donné, mais il a laissé, et il n'a laissé que parce qu'il ne pouvait pas le retenir. Il l'a gardé jusqu'au dernier moment, et, s'il eût pu l'emporter avec lui, ni Dieu ni les pauvres n'auraient eu rien à y prétendre [1]. » Bourdaloue a raison.

Il faut faire l'aumône *avec bonté*. Non pas en murmurant, mais avec joie. « Qui donne aux pauvres prête à Dieu. » Vous ne vous abaissez pas en vous approchant du pauvre ; vous vous élevez, au contraire, vous montez jusqu'à Jésus. Ne perdez pas de vue que, en prenant soin du pauvre, en qui vit Jésus, vous remplissez le rôle de Joseph : vous êtes les « nourriciers du Fils de Dieu ». Vous auriez tort, par conséquent, de traiter les indigents avec dédain, comme des êtres de second ordre : autres Christs, ils sont vos supérieurs. Loin de vous plaindre de ce qu'ils tendent la main, vous devriez les en remercier : ils vous permettent ainsi d'approcher Jésus de plus près.

Aidez-les *avec désintéressement*. N'allons pas, sous prétexte de charité, servir l'orgueil ou l'égoïsme. Ils s'aiment eux-mêmes, et non pas leurs frères, ceux qui cherchent à être vus, applaudis et remerciés. Ils feraient bien de relire l'Evangile ; ils y trouveraient cet avertissement du Maître : « Lorsque vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous dans la synagogue et par les rues, comme font les hypocrites, afin d'être honorés par les hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont déjà reçu leur récompense. Pour vous, quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite, afin que votre aumône reste cachée ; et votre Père, qui voit ce qui est caché, vous récompensera » (Mt., VI, 2-4). Ils s'aiment eux-mêmes, et non pas leurs frères, ceux et celles qui s'amusent au profit du pauvre, qui, afin, osent-ils prétendre, de faire la charité, banquettent, rient et dansent joyeusement, du soir jusqu'au matin, en luxueuse et impudique toilette, alors que le pauvre, auquel ils ne pensent guère, a faim, pleure, grelotte ou agonise... Comme ils doivent être tristes, — à moins qu'ils ne se révoltent — les malheureux, quand ils apprennent qu'on va bien rire et s'amuser pour les soulager ! Grâce pour eux ! et qu'on ne leur parle plus de « *fêtes* de bienfaisance » ou de « *bals* de charité ». S'en donner à cœur joie, danser, chanter, bien manger, bien boire... à la santé du pauvre, quelle amère plaisanterie ! Appelez cela débauche, corruption, stupidité, comme vous voudrez, mais pas « bienfaisance », ni « charité ». Cet étalage de luxe... et de luxure, dans les salles, les dîners, les toilettes, les lumières, non, ce n'est pas de la charité : c'est une insulte à la misère...

Que S. Joseph fasse comprendre à tous les chrétiens que le Fils de Dieu, Jésus, a voulu, pour ainsi dire, s'incarner dans l'humanité souffrante, et que l'humanité souffrante, par conséquent, a droit à tous les respects et à tous les amours.

[1] Bourdaloue, *Sermon sur l'aumône.*

III. — *Nous devons nourrir Jésus en nous-mêmes*

Nous avons un autre profit à tirer de la méditation de ce titre décerné par la Providence à S. Joseph, et auquel, à deux reprises déjà, s'est attachée notre piété : faisons croître, fortifions, *nourrissons* Jésus *en nous-mêmes*. C'est à ce but que tout chrétien doit tendre. Oui, tous, qui que nous soyons, nous devons arriver à pouvoir dire un jour, avec S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal., II, 20). Au fait, la vie, la vraie vie, n'est en nul autre : elle est en Jésus seul : « *In ipso vita erat* » (Jo., I, 4). Voulez-vous vivre, non pas vivoter, non pas végéter, mais vivre ? Vivez par lui, avec lui, en lui : « *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso* ».

I. — *Jésus veut être notre vie.* A-t-il assez insisté là-dessus : « Je suis la Vie » (Jo., XIV, 6). — « Je suis venu pour qu'ils aient la Vie, et qu'ils l'aient en abondance » *(Ibid.*, X, 10). — « Je suis la Résurrection et la Vie » *(Ibid.*, XI, 25). — « Le Fils donne la vie à qui il veut... Celui qui écoute ma parole passe de la mort à la vie » *(Ibid.*, V, 21-24).

Jésus veut être notre vie : à tel point que si nous ne vivons pas de sa vie, nous ne vivons pas du tout : « Je suis la vigne et vous êtes les sarments : demeurez donc en moi et moi en vous ; de même que le sarment ne peut porter de fruit de lui-même, s'il n'adhère à la vigne, ainsi, ni vous non plus, si vous ne restez unis à moi » *(Ibid.*, XV, 4-5).

Jésus veut être notre vie et, pour l'être, il ira jusqu'à faire le miracle des miracles, à devenir notre nourriture, à nous donner sa chair à manger et son sang à boire : « Je suis le Pain de vie... Je suis le Pain vivant descendu du Ciel : celui qui mange de ce Pain vivra éternellement, et le pain que je donnerai, pour la vie du monde, c'est ma chair » *(Ibid.*, VI).

« Fils de Dieu, Vie éternelle, ô Jésus, je vous adore aussi comme Vie dans le temps. Vous êtes la Vie créatrice : toutes choses ont été faites par Vous... Vous êtes la Vie incarnée : la Vie éternelle en Vous s'est faite chair, tant elle veut être nôtre.

« Vous êtes la Vie voyagère : la Vie divine s'est faite en vous notre compagne dans le voyage vers le Ciel.

« Vous serez la Vie crucifiée et pourtant si vivante que votre passion et votre mort mêmes sont à jamais sources de vie.

« Vous êtes la Vie glorieuse et bienheureuse, à laquelle nous conduit l'épreuve et que doivent implorer nos plus profonds désirs.

« Vous êtes la Vie vivificatrice qui a vivifié la terre à l'avance par ses mérites, et qui, par son influence, la vivifiera dans tous les siècles, et vivifiera le ciel éternellement.

« Les vôtres, nous dit l'Apôtre, n'ont pas voulu vous recevoir, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas voulu recevoir la vie ; nous, nous voulons vous recevoir [1]. »

II. — *Comment* être le « nourricier du Fils de Dieu » vivant en moi.

Il faut, avant tout, que je lui *ménage une âme propice,* où il ne puisse s'étioler, où il puisse, au contraire, *croître et se fortifier.* Je prendrai toutes les mesures nécessaires d'hygiène spirituelle : je nettoierai, je purifierai, j'enlèverai la moindre trace de poussière, j'aérerai afin qu'entre, à rayons pressés, le soleil de la grâce.

Mais Joseph ne s'est pas contenté d'installer, aussi commodément que possible, Jésus, soit dans l'étable de Bethléem, soit dans l'oasis du désert, soit dans son atelier de Nazareth ; il a travaillé, il a souffert pour le nourrir. *Travaillons* nous-mêmes, et *souffrons* pour nourrir Jésus en nous, pour accroître en nous la vie de Jésus, la vie surnaturelle... N'oublions pas que c'est la grâce qui nous fait, pour ainsi dire, participants de la vie divine. Efforçons-nous donc de l'augmenter sans cesse en nous, par notre conduite vraiment chrétienne, selon le Christ.

Sachons *nous soumettre* à la volonté de Dieu : c'est la condition essentielle, car, sans cette soumission, il n'y a pas de charité possible. La loi d'abord : « Celui qui a mes commandements et qui les observe, c'est celui-là qui m'aime » (Jo., XIV, 21). « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous ai commandé » (Jo., XV, 14). La croix ensuite : acceptons-la avec résignation, avec joie, avec reconnaissance ; portons-la telle que Dieu l'a spécialement taillée pour nos épaules, afin d'être dignes de Jésus ; si nous voulons vivre de la vie de Jésus, ne devons-nous pas nous efforcer d'être dignes de lui ?

La grâce croîtra en nous encore par les exercices de piété, qui sont à l'âme ce que les exercices physiques sont au corps : ils la développent, la fortifient, l'aident à donner toute sa plénitude. *Prions* beaucoup, prions sans cesse : « *Oportet semper orare et non deficere* » (Luc, XVIII, 1), non avec une multitude de paroles, mais du fond du cœur, comme un enfant quand il parle à son père (Mt., VI, 7). — Puisons la grâce à ces sources abondantes, intarissables, que sont les *sacrements*, et, parmi ceux-ci, estimons la divine Eucharistie à sa juste valeur. A sa juste valeur, que dis-je ? le pourrions-nous, pauvres faiblesses appelées à se fortifier de Dieu ? Du moins, ne la dédaignons pas ; répondons à l'appel pressant du divin Maître, qui l'a instituée pour nous. Empressons-nous à la sainte Table ; notre place y est prête chaque jour : nous y trouverons la force pour lutter, pour vaincre et, malgré la terre, malgré le démon, malgré nous-mêmes, vivre avec Dieu.

« Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit lui-même marcher comme Jésus-Christ a marché » (I Jo., II, 6). Il faut donc imiter ses vertus : celles surtout qui nous aideront à nous détacher de nous-mêmes pour nous unir véritablement à lui. Je le vois petit, pauvre, méprisé, se plaisant parmi les petits, les pauvres, les méprisés : je m'efforcerai d'être humble comme lui. Je le vois, tel un lis immaculé, passer à travers les vilenies de ce bas monde, si bien que personne, jamais, n'a pu le convaincre de péché : je m'efforcerai d'être pur comme lui. Je le vois se faire tout à tous et donner sa vie pour ses ennemis : je m'efforcerai d'aimer mes frères, réservant une très grande part de mon affection et de mon dévouement à ceux qui, consciemment ou inconsciemment, me font souffrir...

* *

Par tous ces aliments surnaturels, la vie de Jésus grandira en notre âme. Que S. Joseph nous aide donc à être, en nous, les « nourriciers du Fils de Dieu ». Comme lui, il nous faudra consentir, pour remplir ce rôle, bien des sacrifices ; à son exemple, nous les consentirons, vaillamment, généreusement, amoureusement. Tout pour Jésus !

VII

Zélé défenseur de Jésus, priez pour nous

SON RÔLE ET LE NÔTRE DANS LA DÉFENSE DE JÉSUS

I. — *S. Joseph, zélé défenseur de Jésus*

Encore un titre combien déconcertant pour notre pauvre petite raison humaine, qui voit en Dieu l'Infini, et en l'homme le néant... Un homme qui défend son Dieu, une créature qui protège son Créateur, la faiblesse qui prend la Force sous sa protection !...

I. POURQUOI JÉSUS A BESOIN D'UN DÉFENSEUR. — Oui, la prophétie de Siméon, dont Joseph a été, au Temple, le témoin attristé, va avoir un commencement d'exécution. Un tyran jaloux et cruel en veut à la vie de l'Enfant qu'il croit son rival.

Demandera-t-on pourquoi Jésus, le Tout-Puissant, ne se défend pas soi-même, ne confond pas Hérode, comme, à maintes reprises dans l'Ancien Testament, il a confondu ses ennemis, plutôt que de fuir, la nuit, et de confier à un pauvre homme le salut de sa personne adorable ? Est-ce que le Psalmiste se serait trompé, quand il s'écriait : « *Domine, Redemptor meus.* Seigneur, mon secours c'est vous ? » Non ; mais Jésus fuit parce que tel est le plan providentiel. Il ne vient pas sur la terre en triomphateur, pour vivre dans le merveilleux. Il ne vient pas pour, à coups de prodiges, étonner le monde : il vient pour, à force de bienfaits, gagner son cœur

[1] SAUVÉ, *Culte des Mystères,* t. I, p. 3.

et le sauver. Pour y arriver plus sûrement, pour être plus près de nous, il s'est fait l'un de nous, homme comme nous, faible comme nous. Quand il le jugera opportun, le Fils de Dieu fera éclater sa puissance, il multipliera les miracles dans l'intérêt des autres, pas pour soi.

Si on lui refuse un gîte, il s'abritera dans une étable ; s'il veut manger, il travaillera à la sueur de son front ; si on le cloue à la croix, il y mourra. Il suivra les lois de notre nature. Voilà pourquoi, petit enfant, il est impuissant comme tous les petits enfants, et si Joseph n'était pas là et ne venait, à temps, à son secours, le poignard percerait son cœur, et il mourrait comme vont mourir les « Innocents » de Bethléem.

Il fuit donc ; mais, entendons-nous, ce n'est pas par peur de la mort : un jour, il se livrera à elle, pour nous sauver, « *factus est pro nobis obediens usque ad mortem* ». Aujourd'hui, il écarte seulement la mort ; il la fait attendre. Il faut, en effet, que s'accomplissent les prophéties : « Il était nécessaire que tout ce qui a été dit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes, s'accomplît à la lettre » (Luc, XXIV, 44). Or, les prophètes avaient dit : « J'ai rappelé mon Fils de la terre d'Egypte » (Matth., II, 15), et ils avaient annoncé que Jésus « suivrait, dans son existence, les lois ordinaires de la vie humaine et de la croissance, qu'il annoncerait à tous la gloire du royaume des cieux, qu'il prêcherait les mystères de la foi, qu'au seul son de sa voix les démons prendraient la fuite, qu'il rendrait la vue aux aveugles, la marche aux boiteux, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, qu'il accorderait le pardon aux pécheurs et qu'il redonnerait la vie aux morts [1]. » Afin qu'il puisse, quand le moment sera venu, accomplir cette œuvre, dès à présent, il écarte la mort, en attendant que la mort même vienne l'aider à la couronner.

II. COMMENT S. JOSEPH DÉFEND JÉSUS. — C'est Joseph qui est choisi pour être l'instrument de ces desseins providentiels : il sera le sauveur du Sauveur. « Prends l'Enfant et sa mère, lui dit l'Ange, et fuis en Egypte » (Mt., II, 13). Puis, quelques mois ou quelques années après : « Prends l'Enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël » (*Ibid.*, II, 20). Nous savons comment il accomplit cette mission de « zélé défenseur de Jésus », aussi bien lors de l'exil que lors du retour.

On lui confie le salut de Jésus : sans hésiter, sans se demander pourquoi le Fils de Dieu ne consent pas à se défendre soi-même, pourquoi c'est lui qu'on charge de le garder ni comment il s'y prendra, il obéit. Dieu ordonne, c'est assez. Il n'a pas besoin, pour s'y soumettre, de comprendre les ordres de Dieu.

On lui confie le salut de Jésus : c'est tout de suite ; la nuit même, à l'instant même, il recueille les pauvres outils qu'il peut emporter, les quelques provisions, bien maigres, qui sont à la maison ; il sangle l'âne, et, sans s'inquiéter de la nuit ni du repos interrompu, il se met en chemin.

[1] Saint Pierre CHRYSOLOGUE, Hom. CXLVII.

Il ne cherche pas non plus à arranger les choses à sa façon ; il ne réfléchit pas ; il ne discute pas ; il ne s'informe pas du plus facile ; il ne s'inquiète pas de savoir s'il est vraiment nécessaire, pour écarter un danger, de s'exposer à bien d'autres risques, de fuir, et, s'il faut quitter la région fouillée par la soldatesque du sanguinaire, de fuir si loin. Non ; le ciel lui dit : « Fuis en Egypte » ; c'est en Egypte qu'il part « avec l'Enfant et sa mère ».

Hérode mort, au retour dans la patrie, il agit de même. Bethléem n'est pas sûr, Jérusalem non plus. Du moins, ne pourrait-il pas, puisque, des années encore, le Christ doit vivre ignoré, le cacher en quelque bourg des environs, où la pauvre famille passerait inaperçue et où elle vivrait tranquille ? Non : « *admonitus in somnis, secessit in partes Galileæ* » (Mt., II, 22). Joseph n'a pas le choix. Malgré tout le plaisir immense qu'il éprouverait, en son cœur, à installer sa boutique non loin de la cité de David, tout près, le plus près possible, des grands et chers souvenirs, il doit s'éloigner de la Judée et se retirer à Nazareth, « d'où, dit-on, il ne sort rien de bon... »

Quelle somme de dévouement cette prompte et complète obéissance ne suppose-t-elle pas !

Quelle somme de souffrances aussi ! Ne parlons que de l'exil. Voyez-vous Joseph recevant, au milieu de la nuit, cette nouvelle inattendue autant que cruelle : « Voici qu'Hérode cherche l'Enfant pour le perdre » (Mt., II, 13). Imaginez l'angoisse qui l'étreint tant qu'ils n'ont pas quitté Bethléem, et bien longtemps après ; ne vont-ils pas, ici ou plus loin, rencontrer les soldats d'Hérode ?... Et le Petit qui pleure « à cause du froid et des autres incommodités qu'il éprouve [1]... » Et Marie qui tremble pour son Jésus, Marie qui saigne dans son cœur de mère... Et, pour demain, pour après-demain davantage encore, la plus terrible des incertitudes : que devenir dans cette Egypte, terre de la cruauté, de la perversion, de l'idolâtrie ; comment vivre au milieu de ce vaste désert, et, là-bas, chez les étrangers ?... Et, à l'arrivée, la difficulté, les mille difficultés d'une installation en pays inconnu, où il va s'agir de se loger et de gagner son pain !

Joseph supporte tout pour défendre Jésus... Heureusement d'ailleurs, sur son chemin de croix, il rencontre de bien douces consolations : la joie — les âmes droites savent l'apprécier — du devoir accompli ; la joie de se dire, en toute humilité, mais en toute vérité, qu'il sauve le Rédempteur du monde ; la joie de voir à ses côtés Jésus et Marie, de les entendre, de les posséder, de les aimer comme aucune créature jamais ne les aimera...

II. — *Comment nous pouvons imiter S. Joseph*

Ici encore, nous avons un rôle à jouer : un rôle très important. Les Hérodes ne manquent pas, qui en veulent à la vie de Jésus. A tous ceux qui l'aiment incombe le doux devoir de le défendre.

Soyons donc de « zélés défenseurs de Jésus ». Prenons sa cause en main, et efforçons-nous de la

[1] S. Alphonse DE LIGUORI.

faire triompher contre tous ceux qui la combattent, contre tous ceux qui se sont donné pour tâche diabolique de tuer Jésus dans les âmes.

I. Les ennemis de Jésus. — Ils sont nombreux, de nos jours, ces auxiliaires de Satan. C'est pourquoi, qui que nous soyons, nous avons à prendre notre place dans l'armée du Christ.

Comptez les athées qui le nient, les impies qui le blasphèment, les sectaires qui le combattent, les insensés qui se vantent d'avoir, à la place de Dieu, installé une fausse science, une raison aveuglée ou le plaisir honteux ; qui, essayant d'effacer de la société contemporaine jusqu'au souvenir même du divin Maître, ont gratté son nom de partout où l'avaient inscrit nos pères, et arraché son image des tribunaux où elle prêchait la miséricorde et la justice ; des hôpitaux où elle consolait les agonies ; des écoles où elle gardait à l'enfance son innocence et sa foi...

Ah ! que n'a-t-on pas fait pour tuer Jésus dans l'âme de l'enfant ! Hélas ! on n'a que trop réussi. Par une neutralité mensongère et d'ailleurs impossible, par un laïcisme déicide, on a laissé croire aux petits que Dieu, s'il existe, est, en tous cas, un être négligeable, dont on peut parfaitement se passer ; qu'il est nécessaire de connaître la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie, l'histoire, la grammaire, mais absolument inutile de savoir sa religion. On tolère que l'enfant l'étudie à la hâte, si ses parents y tiennent, mais en dehors des heures de classe, à l'heure et aux jours où il s'acquitte de ses punitions. A l'école où il va, dit-on, pour s'instruire, pour être *élevé*, on passera soigneusement sous silence, on biffera de ses livres — dût-on, pour cela, se couvrir de ridicule — jusqu'au nom même de Dieu ; jamais on ne parlera de la religion à laquelle l'enfant appartient par son baptême, qui le guiderait et le soutiendrait dans la vie, qui le sauverait pour l'éternité, ou si, d'aventure, on en parle, mieux vaudrait souvent qu'on se tût...

Hérode n'habite pas seulement les palais scolaires : il règne dans la rue, dans les salles de spectacles, dans les kiosques, et il y offre en pâture à ces petites âmes innocentes des affiches, des films, des illustrés, qui y sèmeront des germes d'incrédulité et d'immoralité, et Dieu sait si de tels germes croissent vite !...

Enfin que d'ennemis menacent la vie de Jésus en nous tous ! Ah ! oui, « la vie de l'homme sur la terre est un combat », et nous sommes bien vraiment l'Eglise militante. Satan travaille et lance contre nous ses auxiliaires : les passions, le monde et ses institutions perverses.

II. La lutte qui s'impose. — A tout prix, comme S. Joseph, et sans hésiter, il faut défendre Jésus.

Ne nous mêlons pas à ses ennemis ; notre foi en pâtirait. Fuyons-les, si nous ne pouvons les vaincre. Que penser de ces chrétiens qui, par pusillanimité ou par intérêt, s'associent publiquement à des déclarations antireligieuses, contre lesquelles, en secret, proteste leur conscience ?

Mais quand l'honneur de la religion est en jeu, quand il y va du salut des âmes, ne restons pas neutres ; n'ayons pas l'air, par notre impassibilité ou notre silence, d'approuver le blasphème ou l'impiété. Défendons notre Dieu si on l'attaque, comme nous pourrons, avec les armes dont nous disposerons : que l'ennemi comprenne qu'il a devant soi, non un allié, mais un adversaire qui veut résister et ne pas changer de camp. Jésus verra notre bonne volonté, il s'en réjouira, l'aidera... et fera le reste.

Que les parents, tous ceux qui sont chargés, à un titre ou à un autre, des âmes d'enfants — tant aimées de Jésus — les protègent vraiment des dangers multiples qui les menacent. Qu'ils choisissent, quand ils le peuvent, des éducateurs chrétiens, et, quand ils ne le peuvent pas, qu'ils aient soin d'exiger que soient respectées la foi et l'innocence des petits. Qu'ils éloignent tous les sujets de scandale : ceux qui pourraient venir d'eux-mêmes, hélas ! paroles inconsidérées, mauvais exemples, et ceux que les enfants risquent de subir ailleurs. Qu'ils prennent garde à la rue perfide, aux mauvaises compagnies, plus nombreuses qu'on ne croit, et qui se rencontrent souvent là où on ne les soupçonne pas ; aux lectures, aux illustrés, que certaines maisons d'édition osent offrir à la jeunesse ; aux spectacles qui salissent et qui pervertissent... Et qu'ils ne se contentent pas de ces précautions négatives ; qu'ils sachent munir les âmes que Dieu leur confie de tous les secours surnaturels indispensables, qu'ils les habituent à la prière fréquente, fervente, et à la pratique des sacrements, en particulier de la sainte Eucharistie, en qui elles trouveront la force...

Tous, tous, répétons-le, nous avons à combattre pour défendre Jésus en nous. Résistons aux ennemis qui l'assaillent : nous-mêmes et nos passions mauvaises, le démon et ses appâts trompeurs, le monde et ses entraînements funestes. Les alliés ne nous manqueront pas : notre ange gardien, dont la mission est précisément de nous garder Jésus et de nous garder à Jésus ; nos saints protecteurs, qui, du ciel, veillent sur nous ; S. Joseph, notre grand modèle ; la T. S. Vierge, secours des chrétiens ; Jésus lui-même, qui, par un effet de sa toute-puissante miséricorde, soutiendra notre bonne volonté...

Ils seront là, tous, pour nous aider à porter la croix. Car, ne nous le dissimulons pas, nous aurons à porter la croix. Comme S. Joseph, il nous faudra souffrir, si nous voulons être de « zélés défenseurs de Jésus », soit dans le monde, soit en nous-mêmes. Nous devrons, bien souvent, sortir d'une douce et molle apathie ; être courageux ; nous imposer des tâches ardues ; vaincre nos aises, notre amour-propre ; affronter les haussements d'épaules, les railleries, les sarcasmes des inconscients ou des libertins ; encourir — qui sait ? — des reproches, des inimitiés, des haines, jusque dans notre maison ; fuir, peut-être, sur un sol plus hospitalier...

Pour défendre Jésus en nous, il faudra impitoyablement — dût notre cœur en saigner, dussions-nous nous réformer de fond en comble — interdire à tous ses ennemis l'accès de notre âme : renoncer, par conséquent, à tels plaisirs coupables, à telles lectures troublantes, à telles relations dangereuses, à telles distractions malsaines, à tels amusements néfastes...

* *

Prenons-en donc notre parti ; quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix ; acceptons-la, si nous voulons qu'il reste en nous. C'est à cause de Jésus que Joseph a tant souffert — nous aurons l'occasion d'y revenir — mais il a trouvé là sa consolation et sa force. Demandons-lui de nous le faire comprendre. Si nous le comprenons, rien ne nous arrêtera, rien ne nous rebutera ; quoi qu'il arrive, nous resterons, envers et contre tous, envers et contre tout, les alliés, mieux les défenseurs, mieux les amis de Jésus...

A DES TERTIAIRES FRANCISCAINS

XIII

LA PERFECTION SÉRAPHIQUE

Estote perfecti sicut et Pater vester cælestis perfectus est.
Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.
(Math., v, 48).

La piété séraphique est un héritage que la famille franciscaine a reçu de son auteur. Entre tous les saints, le Pauvre d'Assise porte le nom de Séraphique Patriarche ; séraphique doit être sa postérité. Les Tertiaires, qui doivent participer à la sainteté de vie des membres des deux premiers Ordres, ne sauraient rester étrangers à cet idéal de perfection.

La parole du divin Maître, pour eux également, retentit avec une particulière puissance : « *Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cælestis perfectus est.* Soyez donc, vous aussi, parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » Nous voudrions, en cet entretien, rechercher quelle est la notion que nous devons avoir de la perfection à laquelle doivent tendre les enfants de S. François.

S. Thomas, expliquant le terme « Séraphin » qui, en hébreu, veut dire « feu, » dit, avec S. Denis, que ce nom a été choisi pour désigner les anges de la première hiérarchie céleste, parce que le mot « feu » exprime fort bien les propriétés que la théologie reconnaît à ces sublimes esprits [1]. Nous pouvons dès lors entrevoir la raison du qualificatif attribué au *Poverello* et à sa famille religieuse : le feu de la charité qui consume les Séraphins constitue leur caractère distinctif.

Or, entre les propriétés du feu, nous pouvons distinguer son ardeur brûlante, l'activité incessante de sa flamme, l'intensité de son foyer dans l'embrasement suprême. S. François est devenu un modèle parachevé de perfection séraphique parce qu'il a emprunté aux Séraphins leur ardeur, l'activité de leur flamme et leurs embrasements.

A la lumière des exemples du Séraphique et de ceux qui ont marché sur ses traces, nous pouvons nous former une idée de la perfection séraphique.

Elle demande à ceux qui entrent au service de Dieu l'*ardeur des saints désirs.* Elle requiert de ceux qui ont progressé dans les voies du Seigneur la *flamme avivée du zèle.* Pour les âmes qui atteignent les sommets, elle veut la *consommation de l'holocauste.*

I. — *La piété séraphique demande l'ardeur des saints désirs*

S. Thomas fait une première remarque : « Ce qui nous frappe dans la flamme, dit-il, c'est son *mouvement ascensionnel :* elle s'élève en haut ; ainsi le Séraphin s'élève, par un mouvement qui ne peut dévier, vers Dieu. » C'est là le premier trait qui distingue l'âme séraphique. Assurément, déserter le terre à terre dans lequel les âmes étouffent est pour toute âme pieuse un be oin ; mais, en l'âme éprise d'idéal séraphique, le besoin de s'élever à Dieu, foyer d'amour, est particulièrement impétueux.

S. Bonaventure nous donne un second caractère de leur nature lorsqu'il dit : « Les Anges de l'Ordre des Séraphins sont réputés, non pas simplement comme participant à la chaleur, mais bien comme ayant atteint une *ferveur intense.* » En cela il est d'accord avec S. Thomas, qui écrit : « Le nom des Séraphins ne leur vient pas seulement de la charité, mais bien de l'excès de charité que comporte le terme *ardeur* ou *incendie.* » Celui-là sera donc vraiment séraphique qui sera tout de feu.

L'Esprit-Saint nous avertit que le principe de toute sagesse est d'en former en son cœur un véritable désir : « *Initium illius verissima est disciplinæ concupiscentia* » (Sap., VI, 18). Il est évident qu'il s'agit de désirs réels et non point des rêves qui bercent l'indolence du paresseux ; la condamnation de celui-ci étant écrite au livre des Proverbes : « Les désirs, y est-il dit, l'accablent en foule, parce qu'il ne se résout point à mettre la main au travail ; il se consume, tout le long du jour, en vains souhaits. » (Prov., XXI, 25-26).

Pour exprimer la nature des désirs de l'âme qui veut tendre à la perfection séraphique, le divin Maître a employé cette expression : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce que leur faim sera assouvie et leur soif sera étanchée. » Notre-Seigneur, remarque S. Jérôme à ce propos, ne se contente pas de nous recommander d'aimer la justice ; mais il veut que nous en soyons affamés et que la soif que nous en aurons nous brûle [1].

L'ardeur de ces désirs blesse délicieusement le cœur de Dieu et sa main s'ouvre pour répandre avec munificence les dons de son amour. Selon la remarque de S. Cyrille d'Alexandrie, le Christ nous en donne l'assurance par la bouche d'Isaïe, lorsque le prophète fait cette invitation pressante : « *Omnes sitientes, venite ad aquas, et qui non habetis argentum, properate, emite, et comedite. Venite, emite absque argento et absque ulla commutatione vinum et lac.* Vous tous qui avez soif, venez, voici les eaux vives ; que votre pénurie de tout argent ne vous arrête pas, accélérez votre marche, faites l'acquisition et mangez ; venez et, sans débours, sans échange, recevez le vin et le lait. » (LV, 1). Et le

[1] Au cours de cette instruction, nous ne ferons autre chose que commenter la *Somme théologique* de S. Thomas d'Aquin, Ia Pars, q. 108, a. 5, ad 5.

[1] « Non nobis sufficit velle justitiam, nisi justitiæ patiamur famem. » S. Hieron., *sup. Matth.*, v, 6 (*P. L.*, VII, 34).

S. Docteur de conclure : « Que celui qui a soif s'approche du Christ et qu'il étanche sa soif ; qu'il reçoive, par l'Esprit-Saint, l'abondante consolation, la grâce et la ferveur de l'union mystique la plus pure [1]. »

Cette sainte ferveur est un des traits caractéristiques de la vocation séraphique. Lorsque S. Antoine de Padoue se vit en présence des reliques des premiers Mineurs martyrisés, son cœur s'embrasa d'une ardeur brûlante, il ambitionna l'honneur de revêtir les livrées franciscaines pour pouvoir, à son tour, rendre au Christ vie pour vie, sang pour sang.

Lorsqu'un postulant se présentait pour être reçu dans l'Ordre, S. François commençait par lui demander le dépouillement évangélique le plus complet, dépouillement qui ne pouvait être que le fruit d'une ferveur portée à un haut degré. En léguant à ses enfants la devise nobiliaire : « *Deus meus et omnia,* » le bienheureux Fondateur a marqué aux Tertiaires de quelle flamme ils devaient être consumés. Heureux seraient les noviciats, si l'on pouvait dire de chacun des novices qui les peuplent ce qui a été écrit de S. Bonaventure : « Dans la solitude, étranger aux bruits de la terre et accessible seulement aux inspirations du ciel, son cœur s'embrasait d'un feu céleste, ses pensées s'illuminaient et il arrivait à la transformation en Dieu [2]. »

En fait, la flamme séraphique a toujours brillé d'un vif éclat dans la famille du Séraphin de l'Alverne. Parfois, la flamme qui consumait nos saints était si vive, qu'ils semblaient insensibles aux morsures du froid le plus rigoureux. Tel, par exemple, S. Pierre d'Alcantara qui se précipitait au dehors de sa cellule pour tempérer, par l'air vif, la véhémence des ardeurs qui l'embrasaient. S. François, le premier, avait fait la plus belle réponse à quelqu'un qui lui demandait comment il pouvait, avec des vêtements minables, se défendre contre la rigueur du froid. Il avait répliqué : « Si, intérieurement, nous étions protégés par l'ardeur de nos désirs de l'éternelle patrie, nous supporterions facilement le froid extérieur [3]. »

Nous ne devons pas perdre de vue qu'aux termes de la sainte liturgie, S. François a été donné au monde qui se refroidissait, pour enflammer nos cœurs des ardeurs du saint amour. Sachons recourir à son intercession pour nous embraser, à notre tour, du feu de la charité.

II. — *La flamme du zèle*

La seconde propriété que S. Thomas signale dans les Séraphins, c'est leur activité qui *engendre la chaleur ;* tel le feu, non pas par le fait qu'il est allumé, mais lorsqu'il a acquis une acuité voulue. S. Bonaventure exprime la même pensée lorsqu'il dit que les Séraphins, plus enflammés que tous les autres, communiquent leur flamme ; et nous pouvons ajouter, en nous inspirant de sa pensée : « Ainsi les âmes séraphiques, tout enflammées, s'efforcent d'enflammer le prochain des feux du saint amour. »

C'est qu'en effet, outre le mouvement ascensionnel que nous pouvons remarquer dans la flamme, il y a aussi le mouvement d'expansion par lequel la flamme paraît vouloir se précipiter en dehors du foyer. Voilà l'image de l'action de la grâce dans l'âme initiée à la vie séraphique : elle a rencontré le cœur de Dieu, elle ne peut se résigner à être seule à l'aimer.

Le zèle sacré est donc nécessaire à quiconque veut tendre à la perfection séraphique. Dans son bel ouvrage *L'incendie du Divin Amour,* S. Bonaventure enseigne quels sont les moyens à mettre en œuvre pour aviver en nous la flamme sacrée : les lectures édifiantes, la pieuse méditation et la sainte oraison. Si la lecture d'ouvrages sérieux est particulièrement utile à ceux qui sont dans la voie purgative, la pieuse méditation assurera les progrès de ceux qui marchent dans la voie illuminative. Ils pourront acquérir l'intrépidité et la vigueur d'âme qui leur permettra d'éviter toute négligence et les mettra à même de faire le bien, en faisant preuve de vigilance, de maîtrise d'eux-mêmes et d'élégante aisance [1].

Le zèle requis pour progresser dans les voies de la perfection séraphique ne consiste donc pas dans une agitation vaine qu'un rien déconcerte. Le zèle aura d'ailleurs pour auxiliaire la sainte austérité qui lui fera trouver des charmes dans les aspérités de la pauvreté et dans l'humilité de vils emplois. Rien ne rebutera le cœur apostolique qui veut gagner des âmes à Jésus-Christ. Avec le temps, le serviteur de Dieu acquerra la sérénité d'âme qui projette comme un reflet de la béatitude éternelle.

S. Thomas et S. Bonaventure insistent sur une observation qui ne saurait être passée sous silence. L'action du feu est souverainement *pénétrante,* atteignant jusqu'aux moindres choses et cela avec une intensité d'ardeur excessive. Ainsi parle l'Ange de l'Ecole ; le Docteur Séraphique dit de son côté : « Nous devons reconnaître aux Séraphins l'acuité et la pénétration [2]. » Il est vrai que ce dernier parle de leur acuité dans la contemplation, alors que S. Thomas parle plus particulièrement de l'action que les Séraphins exercent sur ceux qui leur sont soumis, les excitant à une ferveur sublime et les purifiant complètement par l'incendie.

L'ouvrier évangélique, marqué du sceau de la perfection séraphique, unira à un esprit intérieur intense l'action d'un apostolat fervent. Il donnera de sa plénitude. S. Bonaventure développe admirablement cette pensée : « Non seulement, dit-il, les Séraphins embrasent leurs inférieurs, mais ils leur communiquent le principe de l'amour pour que la charité soit en eux bien ordonnée et qu'ils s'élèvent à Dieu par un amour parfait [3]. »

[1] « Itaque si quis sitit accedat ad Christum et bibat ; accipiatque uberem, per Sanctum Spiritum, consolationem et gratiam et purissimam mystagogiam. » *In Is.*, LV, 1-2 *(P. G.,* LXX, 1222).

[2] P. Ladislas, *Méd. sur la Règle des FF. Min.*, p. 137.

[3] L'aphorisme est cité par S. Bonaventure et par Barth. de Pise : « Si supernæ patriæ flamma contegeremur interius, frigus exterius facile portaremus. »

[1] « Triplex est modus exercendi se circa hanc triplicem viam, sc. legendo, meditando et orando. . Strenuitas est quidam vigor animi, excutiens omnem negligentiam et disponens animam ad faciendum bona opera vigilanter, confidenter et eleganter » *(Incendium Amoris,* cap. 1 ; éd. Vivès, XII, p. 23-25).

[2] « Acuti sunt et penetrativi » (S. Bonav. *De eccl. hierarch.*, cap. 2 : éd. Vivès, VII, p. 446).

[3] « Non solum inferiores accendunt, verum etiam et ordinate diligendi formam tribuunt, quia angelos inferiores informant qualiter per amorem perfectum redeant in Deum. » (S. Bonav., *ibidem).*

S. Paul, écrivant aux Corinthiens, leur recommande de faire toutes leurs œuvres pour la gloire de Dieu. (I Cor., x, 31). S. François insiste sur la loi du travail et veut que le travail lui-même contribue à développer en ses enfants l'union avec Dieu et à seconder les opérations de la grâce ; c'est là le labeur de l'esprit séraphique.

Les apôtres de la famille franciscaine ont su réaliser l'idéal exposé par S. Bonaventure. A l'exemple d'Elie, dont il est écrit : « Il a surgi comme le feu et sa parole était ardente comme une torche embrasée, » ils ont su s'élever vers Dieu par la ferveur de leur amour et ils ont entraîné avec eux, par leur parole et par leur exemple, tous ceux sur lesquels ils pouvaient exercer leur influence.

S. François parlait d'expérience lorsqu'il écrivait à ses frères : « C'est dans l'oraison faite dans la solitude, que le prédicateur doit puiser le secret de toucher les cœurs par la vertu de l'éloquence sacrée ; il doit, en l'intérieur de son âme, être illuminé des splendeurs de la grâce avant de répandre des flots de lumière en ses discours [1]. » Le Père a tracé la voie ; les enfants doivent, sur ses traces, continuer le sillon lumineux.

III. — *La consommation de l'holocauste*

S. Thomas attire notre attention sur la troisième propriété du feu : son *vif éclat*. S. Bonaventure fait l'application aux âmes animées de l'esprit séraphique qui ont atteint le sommet de la perfection, en s'appuyant de l'autorité de S. Denis : « Lumineux, ils dissiperont l'obscurité des ténèbres ; ils sont des porte-lumière ; leur vertu est illuminative ; ils ont été placés dans le firmament de l'Eglise pour en être les astres resplendissants. »

C'est surtout par l'exemple d'une sainte vie, que ceux qui approchent le plus de Dieu doivent répandre autour d'eux la lumière. C'est à eux que s'adresse S. Paul lorsqu'il écrit : « Marchez comme des fils de lumière. *Ut filii lucis ambulate.* » (Eph., v, 8).

Lorsque la flamme d'un foyer est parvenue à son intensité suprême, telle est la rapidité de son mouvement qu'il échappe au rayon visuel : la flamme paraît immobile. L'âme séraphique qui atteint les sommets, se repose dans la contemplation muette de la Victime du Calvaire. Elle s'éprend d'une compassion indicible pour Jésus expirant dans les affres de la plus dure agonie et pour sa divine Mère, se mourant de ne pouvoir mourir. Elle s'effondre au pied de la Croix.

S. Bonaventure soulève le voile des merveilleuses opérations de la grâce : « Quiconque, dit-il, veut être consumé de l'amour séraphique, doit se souvenir qu'il doit dresser lui-même l'autel du sacrifice perpétuel, soit en son âme, soit en son corps [2]. »

Dans la vie de S. François, le Docteur Séraphique montre comment le Séraphin de l'Alverne a réalisé cet idéal. Le Pauvre du Christ, dépouillé de tout, n'avait plus à offrir que son corps et son âme ; mais, dans son amour pour le Christ, il faisait cette offrande constamment ; la rigueur du jeûne exténuait son corps, alors que l'ardeur des saints désirs dévorait son âme ; de la sorte, le feu de l'holocauste enveloppait de ses flammes la victime sacrifiée, à l'extérieur ; et, à l'intérieur du temple, les parfums étaient consumés sur les brasiers ardents.

Lorsque nous parlons des saints, nous les voyons tellement prévenus par l'action de la grâce, que nous oublions ce qu'il leur en a coûté pour devenir saints. Nous lisons dans la légende du B. Antoine de Straconio, une des gloires du couvent des *Carceri*, que, pendant les 40 ans qu'il fit la quête, jamais il n'arrêta son regard sur le visage d'une femme. Il faut lire le livre des résolutions de S. Léonard de Port-Maurice pour comprendre à quel martyre intérieur il se condamnait pour garder la paix du cœur et l'union avec Dieu. Ce martyre constant de la pénitence séraphique est d'autant plus méritoire qu'il est plus prolongé.

Les religieuses du deuxième Ordre savent que leur mission spéciale est de continuer, à l'exemple de sainte Claire, de sainte Colette, de sainte Véronique, l'holocauste de l'Alverne ; elles savent que c'est par la fidélité à leur Règle, l'abnégation constante d'elles-mêmes, qu'elles aussi se transformeront dans le Christ pour devenir, en lui et avec lui, co-rédemptrices.

Peut-être serait-on tenté de trouver ces doctrines trop fortes pour nos frères et nos sœurs du Tiers Ordre. Les directeurs doivent assurément se mettre à la portée de ceux qui débutent, comme une mère qui veut apprendre à marcher à son enfant. Toutefois, il ne faut pas s'éterniser à parler comme à des enfants. Au sein de nos Fraternités, les Tertiaires doivent apprendre et apprennent la langue des Séraphins. Maintes fois, le prêtre sera surpris des connaissances mystiques qu'il constatera en des âmes dépourvues de culture littéraire. La révélation des sublimes mystères n'est point pour les grands et les superbes, mais bien pour les humbles et les petits.

Oui, les Tertiaires sont conviés à marcher sous l'étendard de la perfection séraphique, fallût-il gravir les pentes escarpées du Golgotha en portant le bois du sacrifice, pour consommer enfin l'holocauste.

* *

Lorsque nous parlons de la perfection séraphique, notre intention n'est pas d'établir une distinction spécifique entre la perfection séraphique et la perfection religieuse, entre elle et la perfection chrétienne : il n'y a et il ne peut y avoir qu'une seule perfection : la perfection évangélique. Toutefois, cette perfection a des échelons : avec S. Bonaventure, il faut distinguer les divers états d'âmes : celles-ci sont encore dans la voie purgative, celles-là progressent dans la voie illuminative ; enfin les plus parfaites sont parvenues à la voie unitive.

Un des auteurs les plus recommandables du XIX[e] siècle a écrit le bel ouvrage *De la vie et des vertus chrétiennes dans l'état religieux ;* la pensée de l'écrivain est translucide, il veut montrer que la vie et

[1] « Prius prædicator haurire debet secretis orationibus, quod postea sacris ostendat sermonibus ; prius intus calescere, quam extra verba proferre. » *(Collat.* XVII. in *Op.*, p. 46).

[2] « Cum ipsi sint altare Domini, in quorum corde et corpore juge sacrificium Domino immolatur » *(De eccl. hierarch., ibid.*, p. 447).

les vertus chrétiennes ont leur plein épanouissement dans l'état religieux. Dans la même pensée, nous dirons que le foyer allumé dans le cœur des néophytes doit se développer au point de devenir un vaste incendie ; mais, dans les derniers embrasements, il connaîtra l'intensité suprême ; les clartés fulgurantes du Calvaire sont réservées aux Victimes d'Amour.

S. Paul, en révélant l'excellence de la voie de la charité aux fidèles de l'Eglise de Corinthe, prouve, par le fait, qu'elle est accessible aux âmes de bonne volonté. S. Louis, le patron des frères du Tiers Ordre ; sainte Elisabeth, la patronne des sœurs, sainte Marguerite de Cortone, le S. Curé d'Ars s'y sont engagés et l'ont parcourue à pas de géant. Ce n'est point trop présumer que de croire à la puissance de la sève séraphique.

Par leur titre nobiliaire « *Tertiaires de la Pénitence,* » nos frères et nos sœurs du Tiers Ordre sont également voués à l'expiation volontaire. L'expérience l'atteste, c'est avec la reconnaissance la plus profonde qu'ils reçoivent l'enseignement des théologiens qui leur dispensent l'esprit et la vie ; mais plus d'un, parmi eux, a dépassé les sentinelles qui gardent la cité ; conduits par l'Esprit-Saint, ils sont parvenus, eux aussi, au Golgotha et ils ont uni leurs souffrances à celles de Jésus-Christ, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Puissions-nous, à leur exemple, devenir, par l'esprit séraphique, de véritables enfants de S. François, ne vivant que pour le Christ, et prêts à mourir pour lui. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XV

LA LETTRE AUX ANGLAIS

Jeanne quitta Poitiers à la fin du mois de mars pour retourner à Chinon. L'examen des docteurs avait duré trois semaines.

I

C'est le 22 mars qu'elle dicta à Jean Erault la fameuse lettre aux Anglais. Gobert Thibault ne nous en a rapporté que la première phrase, ce qui accuse les défaillances de sa mémoire. Mais elle ne fut envoyée aux Anglais qu'un mois plus tard, en la teneur qui suit :

« Jhésus, Maria ! Toi, roi d'Angleterre, et toi, duc de Bedford, qui te dis régent de France ; vous, Guillaume de la Poule, comte de Suffolk, Jean, sire de Talbot, et Thomas, sire de Scales, qui te dis lieutenant du duc de Bedford, faites raison au Roi du ciel de son sang royal ; rendez à la Pucelle, envoyée de Dieu, le Roi du ciel, les clés de toutes les bonnes villes que vous avez prises et violées en France ; car elle est venue ici de par Dieu réclamer tout le sang et droit royal ; elle est prête de faire paix, si raison voulez lui faire en partant de France et en payant le roi de ce que vous l'avez tenue.

« Et vous, archers et compagnons de guerre, nobles et autres, qui êtes devant la ville d'Orléans, partez, de par Dieu, et allez-vous-en en votre pays. Et si ainsi ne le faites, attendez les nouvelles de la Pucelle qui bientôt vous visitera à votre grand dommage.

« Et toi, roi d'Angleterre, fais ce que je viens de t'écrire. Si tu ne le fais, je suis chef de guerre, ayant puissance et commission de Dieu de chasser et de poursuivre par force tes gens, partout où je les atteindrai, ès parties de France. S'ils veulent obéir, je les aurai à merci ; sinon, je les ferai mettre à mort.

« Je suis venue de par Dieu, le Roi du ciel, pour vous expulser de France ainsi que tous ceux qui voudraient faire trahison, *malengin* ou dommage au royaume très chrétien.

« N'allez pas croire que vous tiendrez ledit royaume de Dieu, le Roi du ciel, le Fils de la Vierge Marie ; car Charles, qui en est le vrai héritier, le tiendra, que vous le vouliez ou non : c'est la volonté du Roi du ciel et de la terre. Cela lui est révélé par moi qui suis Pucelle, et qu'il entrera à Paris en bonne compagnie.

« Si vous ne voulez croire les nouvelles de Dieu et de la Pucelle, quel que soit le lieu où nous nous trouverons, nous vous percerons de fer à coups redoublés et ferons un tel carnage que, passé mille ans, il n'en fut pas de si grand en France.

« Faites donc raison et croyez la Pucelle. Que si vous ne le faites, le Roi du ciel lui enverra et lui donnera, à elle et à ses bonnes gens d'armes, plus de force que vous ne pourrez leur livrer d'assauts, et, aux horions, on verra qui a le meilleur droit aux yeux du Dieu du ciel.

« Toi donc, roi d'Angleterre, et toi, duc de Bedford, la Pucelle vous prie que vous sortiez du pays ; car elle ne veut pas vous détruire, si vous lui faites raison ; mais si vous ne la croyez pas, tel coup pourra venir que les Français en sa compagnie feront le plus beau fait qui jamais fut vu en chrétienté.

« Envoyez réponse, si vous voulez faire la paix et partir d'Orléans ; si vous ne le faites, attendez-moi pour votre grand dommage, et dans peu. » (Ayroles, III, 220).

Il y a quelques variantes dans la rédaction de cette lettre, mais insignifiantes. Ainsi on lit dans un autre exemplaire : « Je suis envoyée par le Roi du ciel, *corps pour corps,* pour vous bouter hors de toute la France. » Quand on lui lut ce passage à Rouen, Jeanne nia avoir dicté cette expression *corps pour corps.* Sa mémoire devait être sûre. Mais quelle autorité n'avait-elle pas conquise sur ses juges de Poitiers, pour qu'elle dictât devant eux cette lettre où elle affirmait si nettement sa mission, sans soulever ni une protestation, ni même un doute, au point que la missive fut envoyée telle aux Anglais ! Quand elle était inspirée, son beau et doux visage s'animait, se transfigurait, et revêtait une expression surnaturelle de foi, de conviction et d'autorité. C'est cette beauté céleste qui fit impression sur ses juges de Poitiers et emporta leur assentiment, en dépit des préventions d'un Séguin ou d'un Regnault de Chartres. Les juges de Rouen furent plus d'une fois subjugués par de tels accents inspirés, mais les consciences vénales, comme celle de Judas, ne se rendent jamais : elles subissent une sorte de possession diabolique.

Quand elle quitta Poitiers, chevauchant à côté du Dauphin, toute la ville accourut pour l'acclamer. Tous étaient convaincus qu'elle était l'Envoyée de Dieu. Elle revint à Chinon et désormais demeura le plus souvent dans la compagnie des hommes d'armes. Elle s'instruisait, elle parlait des choses de guerre avec une compétence qui étonnait les vieux capitaines.

Mais à Poitiers même, où le Dauphin la nomma chef de guerre, elle choisit et fit faire un étendard.

On lit en effet dans les registres de l'Hôtel de Ville de La Rochelle ce texte publié dans la *Revue Historique* de juillet-août 1877 : « La Pucelle fit faire au lieu de Poictiers son estendart auquel y avoit un escu d'azur ; et un coulon (colombe) blanc dedans icelui estoit. » Elle avait pris pour *emblème* une colombe, symbole de pureté, d'innocence et de simplicité ; et pour *devise* : « De par le Roy du ciel. » Cette devise était déjà entrée dans son langage. Elle disait au Dauphin : « Je viens *de par Dieu*, beau sire, pour vous dire que vous serez sacré et couronné à Reims et serez *lieutenant du Roy du ciel.* » Elle dira à Glacidas : « Rends-toi au Roy du ciel ; » aux Anglais : « Quittez ce royaume *de par Dieu* et la Pucelle. »

C'est donc une erreur historique d'attribuer à Jeanne d'Arc cette devise : « Vive Labeur ! » qui est peinte au-dessus de la porte de sa maison, avec les mots : « Vive le bon roi Loys ! » Ce « bon roi Loys » était Louis XI ; l'inscription date par conséquent de son règne. La maison de Jeanne d'Arc était habitée alors par un neveu de la Pucelle, Claude du Lys, qui avait épousé Nicole Thiesselin. Or la famille Thiesselin avait été anoblie par les ducs de Bar, et sa noblesse fut confirmée par René II en 1495. Son blason était, d'après Siméon Luce, « d'azur et trois socs de charrue d'argent, avecques une molète à cinq pointes d'or, et timbré de même. » Ces armes existent encore dans l'église de Domremy sur la tombe de Jacob et de Didier Thiesselin. « Ce sont ces mêmes armes, ces mêmes socs de charrue qui se retrouvent sur la porte de la maison de Jeanne d'Arc à Domremy, et la devise : « Vive labeur » c'est-à-dire « Vive labour, vive le labourage ! » n'est pas autre chose que la traduction, en langage du XV^e^ siècle, des armoiries des Thiesselin. Nous savons en effet qu'on disait alors : « une terre de labeur » pour « une terre de labour. » *(Un double contre-sens ou le prétendu blason de Jeanne d'Arc*, par E. Misset, 11-13).

II

Le Dauphin l'a nommée chef de guerre. Rentré à Chinon, il songe donc à lui procurer un costume de guerre, et il mande Colas de Montbazon, de Tours, à qui appartient la meilleure fabrique d'armes de la région, mais Jeanne dispense le roi de lui procurer une épée :

— Gentil Dauphin, lui dit-elle, le ciel y a pourvu. Mes Voix m'ont révélé que l'épée qui m'est destinée repose à Fierbois, dans la chapelle de sainte Catherine, ma bien-aimée conseillère. Envoyez-la quérir. On la reconnaîtra à cinq petites croix qui sont gravées près de la garde de cette épée ; on la trouvera près de l'autel.

A Fierbois, personne ne la connaissait. Le clergé la trouva dans un vieux mur et la reconnut aux cinq petites croix. Elle était toute rouillée, mais la rouille tomba d'elle-même au premier frottement. Après avoir écrasé les Sarrasins en 732, Charles Martel avait bâti en ce lieu une petite chapelle ; plusieurs croyaient qu'il y avait laissé son épée. Quand on l'apporta à Chinon, Jeanne était déjà partie à Tours, où elle logeait chez une dame d'honneur de Marie d'Anjou, Eléonore de la Pau, qui avait épousé Jean du Puy. On lui envoya l'épée de Fierbois ; elle lui fut remise devant ses hôtes qui lui offrirent un fourreau en drap d'or qu'elle adopta avec reconnaissance, mais en même temps elle fit fabriquer un fourreau de cuir solide pour ses campagnes.

Là elle rencontra ses deux fidèles guides, Jean de Metz et Bertrand de Poulangy, qui lui amenaient de la part de sa mère son aumônier Jean Paquerel. Ils lui apprirent que deux de ses frères songeaient à la rejoindre dans l'armée du roi et que Jacques d'Arc lui avait pardonné son brusque départ. Son cœur et son front s'épanouirent. En lui présentant Jean Paquerel ils ajoutèrent :

— Si vous connaissiez ce bon Père, vous l'aimeriez beaucoup.

— Je suis bien contente de le voir, dit-elle, et je veux que demain il m'entende en confession.

Ce qu'elle fit le lendemain. D'ailleurs elle se confessait presque tous les jours, a déclaré le bon religieux, et communiait souvent. Elle aimait à communier avec les petits enfants élevés dans les couvents des religieux mendiants et avait aussi une grande dévotion envers la bienheureuse Marie. (Ayroles, IV, 222). Désormais il ne la quitta plus.

Elle eut sa maison militaire avec Jean d'Aulon pour maître d'hôtel et pour écuyer, Louis de Coutes pour page ainsi qu'un autre jeune noble nommé Raymond, une compagnie dont faisaient partie ses deux excellents guides, des serviteurs et des chevaux du train de guerre.

On lui apporta bientôt ses armes, des armes de chevalier, casque, heaume, cuissards, gorgerin et tous les accessoires. Elle les revêtit avec une joie d'enfant. Mais elle tenait surtout à son étendard :

— Je l'aime quarante fois mieux que mon épée, dit-elle un jour.

Elle tenait à sa devise « De par le Roy du ciel », et à la colombe qui était aussi le symbole de la charité et de son amour pour la France. Ses Saintes lui ordonnèrent d'y ajouter d'autres emblèmes, ou plutôt de les mettre sur un étendard plus grand. Sur la face principale, Jésus étend la main droite pour bénir et tient de la gauche le globe surmonté d'une croix. Le Sauveur est dans un soleil de gloire ; à ses côtés deux anges prosternés l'adorent et lui offrent une fleur de lis ; vers les pointes du pennon, ces mots : *Jhesus, Maria.* Sur l'autre face les armes de France, soutenues par deux anges ; au-dessous l'écu de Poitiers, puis l'Annonciation : un ange à genoux saluant Marie de ces paroles : *Ave Maria.* Sur le champ blanc, des lis d'or.

Cet étendard fut peint par un artiste de Tours, Hennes Polnoir. Jeanne le trouva conforme au modèle que lui avaient présenté ses Saintes, et celles-ci lui dirent : « Puisque tu as obéi et fait peindre le Roi du ciel sur ta bannière, prends-la sans crainte et porte-la hardiment. »

Tout cela fut fait à la hâte, car les Orléanais demandaient un secours urgent. Le Dauphin envoya à Tours les sires de Rais et Ambroise de Loré pour la conduire à Blois où elle arriva le 24 avril.

Elle y trouva ses deux frères, Jean et Pierre, qui

venaient servir la patrie avec elle. Ce fut pour elle une joie suprême. Dans sa famille on ne doutait donc pas de sa mission, et son père lui avait vraiment pardonné, puisqu'il lui envoyait deux de ses fils pour se placer sous ses ordres.

XVI

BLOIS

I

Le matin du 25 avril 1429, Jeanne se dirige vers la Collégiale Saint-Sauveur de Blois et y fait bénir son étendard. Elle y communie et suit la procession. Ses frères l'accompagnent, ainsi que sa maison militaire.

C'est Archambault de Villars qui commande la place, avec le titre de capitaine du château. Le château, bâti au XIIIe siècle par le comte de Châtillon et embelli par Louis d'Orléans, frère de Charles VI, domine la cité qu'il protège. Mais il est en deuil depuis que Louis d'Orléans a été assassiné à Paris par Jean sans Peur, le 23 novembre 1407, et sa veuve, Valentine de Milan, pleure derrière ses hautes murailles. C'est là qu'elle a élevé ses fils : Charles, duc d'Orléans, qui est prisonnier à Londres, Jean, comte d'Angoulême, et cet enfant qui n'est pas le sien, mais qu'elle a recueilli comme sien, le bâtard d'Orléans, comte de Dunois, qui sera la gloire de la famille.

La reine Yolande dirige le ravitaillement, aidée par Ambroise de Loré et par l'amiral Louis de Culant. Le roi a donné rendez-vous à son conseil dans cette cité. Aussi y voit-on accourir le sire de Gaucourt, le seigneur de Rais, celui qu'on appellera « Barbe Bleue, » mais qui subit alors le charme de la Pucelle, le maréchal de Boussac, Regnault de Chartres, et le brave La Hire qui, à lui seul, vaut une armée. Il y a aussi réuni ses soldats, ses soudards plutôt, qui encombrent les rues de la ville, et qui présentent leurs services au capitaine le plus offrant et le moins sévère. Ce sont des volontaires qui ont l'esprit guerrier avec tous les vices des camps, et qui ne rêvent que pillage. « Si Dieu le Père devenait homme d'armes, disait La Hire, il se ferait pillard. »

Quand on leur dit qu'une jeune fille va les commander, qu'elle promet de faire lever le siège d'Orléans et sacrer le roi à Reims, ils répondent par des sarcasmes et des risées ; et quand elle paraît devant eux, son étendard à la main, les officiers eux-mêmes n'éprouvent pour elle qu'un mépris qu'ils ne déguisent point, et ils se laissent aller en murmures contre le roi. Alors La Hire sort du rang et se présente devant Jeanne d'Arc. Il la connaît par son ami Robert de Baudricourt, par Jean de Metz et Bertrand de Poulangy ; il l'observe depuis longtemps, il s'est convaincu que c'est une « fille de Dieu, » une âme ardente, sincère et vouée à la France :

— Jeanne, lui dit-il d'une voix qui fait trembler ses insulteurs, je jure de vous suivre, moi et ma compagnie, là où vous voudrez nous mener.

En entendant ces paroles de confiance du rude soldat, les soudards sont ébranlés, puis touchés. Ils connaissent La Hire. Ce n'est pas un homme qui se laisse gouverner par une femme, ce n'est même pas un dévôt, car c'est le plus violent et le plus enragé des jureurs ; pour qu'il donne un pareil témoignage à la Pucelle, il faut que son esprit soit dominé par de hautes raisons, il faut qu'il sache de science certaine que cette jeune fille est envoyée pour sauver la patrie, car il est vaillant parmi les vaillants, patriote entre tous les patriotes. Aussitôt les haines désarment, les préjugés tombent, le charme de Jeanne d'Arc commence à opérer.

Elle remercie Dieu de ce changement inespéré, elle remercie ses Saintes qui l'ont obtenu. Elles lui répondent au fond de son cœur : « Maintenant, ces soudards, il faut en faire des chrétiens ; ces loups, il faut qu'ils deviennent des agneaux, qu'ils se convertissent, qu'ils confessent les péchés de leur vie souillée, qu'ils purifient leur conscience et sanctifient leurs âmes. Ceux qui ne se confesseront pas ne sont pas dignes de combattre pour la sainte cause de la France ! »

« La guerre avait changé les hommes en bêtes, écrit Michelet, il fallait, de ces bêtes, refaire des hommes, des chrétiens, des sujets dociles. Grand et difficile changement ! » Il fallait un miracle pour l'opérer. Jeanne fit ce miracle. Elle manda son aumônier, Jean Paquerel, et lui dit :

— Faites une bannière sur laquelle sera représenté Notre-Seigneur en croix, avec la Sainte Vierge Marie et S. Jean. Puis vous ordonnerez aux prêtres de se réunir tous les jours, matin et soir, autour de cet étendard. Ils chanteront des antiennes et des hymnes à la Bienheureuse Vierge Marie.

Paquerel obéit, les pieuses réunions se firent, Jeanne y assistait. Les prêtres chantaient, les soldats vinrent pour jouir de ce spectacle. Jeanne leur dit :

— Confessez-vous si vous voulez venir avec nous.

Elle n'admettait que ceux qui s'étaient confessés. Elle insistait :

— Tous les prêtres qui sont ici sont disposés à recevoir vos confessions.

Et ils se confessaient : « J'ai vu, dit Pierre Compaing, chanoine de St-Aignan, que, sur ses avis, La Hire et plusieurs autres de sa compagnie se sont confessés. » (Ayroles, IV, 171). C'est toujours La Hire qui donnait l'exemple. Lui, le jureur obstiné, ne jura plus que par son *martin,* c'est-à-dire par son bâton. (Déposition de Séguin de Séguin. Ayroles, IV, 158).

Quel devait être le prestige de Jeanne pour transformer ainsi ces dures natures et les ramener à Dieu ! La Hire et ses soldats la considéraient comme une vierge d'une essence supérieure à l'essence humaine, qui portait au front un reflet divin et qu'ils vénéraient, ainsi que le crime repentant vénère l'innocence. Pour eux c'était une sainte, et ils étaient subjugués par un attrait surnaturel qui tient du miracle.

II

C'est de Blois qu'elle envoie aux chefs anglais la lettre qui a été préparée à Chinon. Elle la remet à deux hérauts de sa maison militaire, Guyenne et Ambleville, qui partent sur le champ.